

L'homme dans l'oeuvre dans l'homme

Prospero's Book. Film de Peter Greenaway. Angleterre/France, 1991, 135 min.

Philip Wickham

Théâtre et cinéma
Numéro 88 (3), 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16442ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wickham, P. (1998). Compte rendu de [L'homme dans l'oeuvre dans l'homme / *Prospero's Book*. Film de Peter Greenaway. Angleterre/France, 1991, 135 min.] *Jeu*, (88), 151–153.

film, une intensité dramatique se dégage de l'interprétation de Leonardo DiCaprio qui, à mon grand étonnement, incarne Roméo avec une fougue juvénile, une rage intérieure et une intensité qui offrent une tout autre image, moins innocente, du personnage.

La scène se déroule à Verona Beach, un lieu plutôt malsain, à l'image de certaines plages de L.A., où traînent prostituées et *dealers*. Sur cette plage se dresse, de façon insolite, un théâtre à moitié démolí dont il ne reste qu'un cadre de scène, troué en son centre, ouvert sur la mer comme sur un espace imaginaire, propice au rêve et au vague à l'âme de Roméo. C'est dans ce lieu, dont la théâtralité est soulignée par des effets d'éclairage non naturels, que vont s'affronter les Capulet Boys et les Montaigu Boys. Les premiers, dirigés par Tybalt, sont vêtus de vestes de cuir sans manches, de bottes de cow-boy aux lourds talons de métal et ont les gueules sombres de mafieux du Sud ; les seconds, à la tête desquels on retrouve Benvolio et Mercutio, portent plutôt des chemises fleuries californiennes, ont le cheveu rose ou le crâne rasé, avec Montaigu tatoué dessus. Sous l'arcade de cet ancien théâtre va se dérouler une des scènes les plus poignantes du film. La belle gueule d'enfant gâté de DiCaprio va être magnifiquement défigurée, métamorphosée par la rage violente qui s'empare de lui après que Tybalt eut blessé à mort Mercutio, son meilleur ami. Le gros plan alors effectué sur son regard est électrisant : les yeux sont si crispés de haine, injectés de sang et remplis d'eau, qu'ils semblent prêts à éclater. Une énergie démentielle s'empare alors de Roméo-DiCaprio, qui poursuit Tybalt jusqu'à ce que ce dernier baigne dans son sang. Ce Roméo-là, interprété avec fougue, a été rudement décapé de sa noblesse et de sa dignité, pour laisser place aux forces brutes d'une passion dévastatrice.

PHILIP WICKHAM

L'homme dans l'œuvre dans l'homme

Prospero's Book

FILM DE PETER GREENAWAY, ANGLETERRE / FRANCE,

1991, 135 MIN.

Un duc sur une île dans un livre dans la tête d'un poète qui se prenait pour un duc. C'est ainsi qu'on pourrait décrire le long métrage (1991) du cinéaste britannique Peter Greenaway, librement adapté de *la Tempête* de William Shakespeare. Non seulement Prospero, duc de Milan, interprété ici par John Gielgud, habite-t-il l'île mystérieuse sur laquelle il a fait naufrage après avoir été chassé de son royaume par son traître frère Antonio, mais c'est lui qui crée l'île, grâce à son savoir astronomique,



imprégné de l'humanisme de la Renaissance, et de son imagination titanesque. L'île est l'œuvre de Prospero, comme l'est l'entreprise dramatique de Shakespeare, parce que Greenaway confond les deux hommes. Des images, qui reviennent périodiquement, montrent une plume se faisant tremper dans une petite bouteille d'encre transparente, qui ressemble à l'eau turquoise d'une mer plus qu'à de l'encre, et une main (à qui appartient-elle ?) écrivant avec une vieille plume des passages du texte de Shakespeare sur un parchemin. D'autres images du film présentent Prospero en train de dire de longs passages de *la Tempête* ou en train de les écrire, alors qu'il est assis dans un riche cabinet, vêtu d'une grande robe, bleue elle aussi, comme un vieux sage qui se livre à l'écriture de ses mémoires ou, peut-être, de son testament. La voix de Prospero se superpose souvent à celle des autres personnages quand ils dialoguent, comme si les paroles de l'écrivain les traversaient. Comme sa voix, solennelle et posée, le jeu de l'acteur jouant Prospero demeure toujours sobre si on le compare au mouvement qu'il y a sur l'île. D'une manière tout à fait baroque, les images, les personnages, les lieux se télescopent, se superposent, se font écho. L'encre a la même couleur que l'eau du bassin où Prospero se baigne, lequel contient les corps des marins noyés par la tempête que Prospero a fait s'abattre, au large de son île, sur le bateau qui transporte Antonio, l'usurpateur. Cette tempête, c'est moins Ariel avec ses

John Gielgud dans
Prospero's Book de Peter
Greenaway (1991). Photo :
Coll. Association des ciné-
mas parallèles du Québec.

pouvoirs magiques qui l'a provoquée, que l'esprit de Prospero, instruit par des livres qu'il a pu apporter avec lui dans son exil. Ces livres contiennent un savoir architectural, mythologique, pictural, physiologique, botanique, kabbalistique, océanographique, littéraire, une énorme culture savante que Prospero a reproduite autour de lui, sur son île. Il vit dans un palais aux voûtes archées et aux colonnades en enfilades, entouré d'esclaves presque tous nus, dans un environnement à la fois paradisiaque et infernal, tout autant dominé par l'ordre que par le désordre. Ce qui accentue l'effet de télescopage, ce sont les nombreux cadrages qui s'interpénètrent : le cadre de l'écran entoure le cadre d'un bassin d'eau d'où émerge le cadre d'une peinture sans fond, avec des marins en chair et en os qui se tiennent derrière. Les références à la peinture de la Renaissance sont nombreuses. Parfois, sur les livres que Prospero consulte, on aperçoit, par exemple, l'image d'un coléoptère imprimée sur la page, et le coléoptère grandeur nature et vivant posé sur son image sur la page, ce qui produit un étrange effet de miroir. En somme, *Prospero's Book* est l'entrecroisement cinématographique halluciné de Shakespeare, de son dernier grand personnage dramatique masculin Prospero, de son testament littéraire *la Tempête* et de son temps, vu à travers le regard débridé et baroque d'un cinéaste imprégné d'une renaissance moderne.

DIANE GODIN

Richard III devant la caméra

Richard III

FILM DE RICHARD LONCRINE, GRANDE BRETAGNE,

1995, 100 MIN.

Looking for Richard

FILM DE AL PACINO, ÉTATS-UNIS, 1996, 112 MIN.

Au dire de certains, *Richard III* serait la pièce la plus jouée du répertoire shakespearien. Cela a de quoi étonner. Non que l'histoire de ce vilain souverain manque d'intérêt, bien au contraire, mais on penserait tout naturellement, pour ce genre de palmarès, à la tragédie du prince de Danemark, dont la quête, au plus près de la conscience moderne, ne cesse encore aujourd'hui de nous interpeller. Quoi qu'il en soit, il ne fait aucun doute que le personnage du roi Richard fascine ; alors que Hamlet, Macbeth ou Othello sont emportés, presque malgré eux, par le souffle du Mal, Richard, lui, en est la plus pure incarnation.

Ces dernières années, au moins deux films ont été tournés à partir de cette œuvre : en 1995, le cinéaste britannique Richard Loncraine en réalisait une adaptation filmique avec, dans le rôle-titre, l'excellent Ian McKellen, et en 1996 Al Pacino nous